

OEUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

CHARLES
LE TÈMÉRAIRE,
OU
ANNE DE GEBERSTEIN,
LA FILLE DU BROUILLARD,
ROMAN HISTORIQUE
PAR SIR WALTER SCOTT;

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Devons-nous voir le sang des généreux Lancastr es
Se tarir à jamais dans nos cruels désastres ?

SHAKSPEARE.

TOME DEUXIÈME.

Paris,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE DUC DE BORDAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.
M DCCC XXIX



9-35-162

CHARLES

LE TÉMÉRAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

FRANCISCO. « Je vous souhaite le bonsoir. »

MARCELLUS. « Adieu, brave soldat : qui vous a relevé de garde ? »

FRANCISCO. « C'est Bernardo. Je vous souhaite le bonsoir. »

SHAKESPEARE.

Le premier soin de nos voyageurs fut de chercher le moyen de traverser le fossé, et ils ne furent pas long-temps sans découvrir la tête du pont, c'est-à-dire la culée sur laquelle reposait autrefois le pont-levis, quand on le baissait. Ce pont était tombé en ruines depuis long-temps, mais on en avait construit un provisoire, et, à ce qu'il paraissait, tout récemment, avec des troncs d'arbres et des planches, par le moyen duquel ils arrivèrent aisément à l'entrée du pa-

villon, qui était une espèce de château. En y entrant ils trouvèrent un guichet qui s'ouvrait sous le passage cintré et voûté, et suivant la lumière qu'ils voyaient briller, ils arrivèrent dans une salle qu'on avait évidemment préparée pour les recevoir, aussi bien que les circonstances le permettaient.

Un grand feu de bois sec brûlait dans la cheminée, et il y avait été entretenu si longtemps, qu'on respirait un air doux et tempéré dans cet appartement, malgré son étendue et son air de ruines. Dans un coin était un amas de bois qui aurait suffi pour nourrir le feu pendant une semaine. Deux ou trois longues tables avaient été préparées, et l'on trouva aussi plusieurs grands paniers contenant des rafraîchissements de toute espèce. Les yeux du bon bourgeois de Soleure brillèrent de plaisir, quand il vit les jeunes gens s'occuper à placer sur les tables les provisions qui étaient dans les paniers.

— Ces pauvres gens de Bâle ont sauvé leur réputation après tout, dit-il ; car s'ils ne nous ont pas fait l'accueil le plus obligeant,

du moins ils ne nous laissent pas manquer de bonne chère.

— Ah ! mon cher ami, dit Arnold Biederman, l'absence de l'hôte diminue considérablement le prix du festin. La moitié d'une pomme reçue de la main de votre hôte, vaut mieux qu'un repas de noces sans sa compagnie.

— Nous leur en avons moins d'obligation de leur banquet, dit le porte-bannière de Berne. Mais, d'après le langage équivoque que nous venons d'entendre, je crois qu'il est à propos de nous tenir cette nuit sur nos gardes, et qu'il conviendrait même que quelques uns de nos jeunes gens fissent de temps en temps une patrouille dans les environs. Cette place est forte, susceptible d'être défendue, et à cet égard nous devons des remerciemens à ceux qui ont été nos quartiers-mâtres. Cependant, avec votre permission, mes honorables collègues, nous examinerons l'intérieur de la maison, après quoi nous organiserons une garde et des patrouilles. A votre devoir, jeunes gens ;

et faites une perquisition exacte dans toutes ces ruines. Il est possible qu'il s'y trouve d'autres personnes que nous, car nous sommes maintenant dans le voisinage d'un homme qui, comme un renard voleur, marche plus volontiers la nuit que le jour, cherchant sa proie dans les lieux écartés, et au milieu des ruines plutôt qu'en plein champ.

La proposition fut unanimement adoptée. Les jeunes gens prirent des torches, dont on avait trouvé une bonne quantité dans la salle, et firent une reconnaissance exacte.

La plus grande partie du château était dans un état de ruine et de dégradation beaucoup plus complet que la portion que les citoyens de Bâle semblaient avoir destinée pour le logement de l'ambassade. Le toit en était écroulé de différens côtés, et l'ensemble offrait un tableau de désolation. L'éclat des lumières, celui des armes, le son de la voix humaine, le bruit des pas des jeunes gens, effrayèrent dans leurs sombres retraites les chauves-souris, les hiboux, et les autres oiseaux de mauvais augure, habi-

tans ordinaires des édifices détruits par le temps; ils prirent leur vol dans les différentes chambres, la plupart sans porte, et jetèrent parmi ceux qui les entendaient sans les voir, une alarme qui fit place à des éclats de rire quand la cause en fut connue. Le fossé entourait complètement le château, et par conséquent on y était en sûreté, puisqu'on ne pouvait y être attaqué du dehors que par la grande entrée; il était facile de la barricader et d'y placer des sentinelles.

Ils s'assurèrent aussi, par une perquisition faite avec soin, que s'il était possible qu'un individu fût caché parmi de tels monceaux de ruines, du moins il ne l'était pas qu'il s'y trouvât un nombre d'hommes suffisant pour les attaquer, sans qu'ils les eussent découverts. On fit rapport de ces détails au porte-bannière de Berne, qui ordonna à Rodolphe Donnerhugel de prendre sous ses ordres un détachement de six jeunes gens qu'il choisirait lui-même pour faire des patrouilles au dehors dans tous les environs, jusqu'au premier chant du coq,

et de revenir alors au château pour être relevés par d'autres, qui rempliraient les mêmes fonctions jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, et qui seraient alors remplacés à leur tour. Rodolphe annonça son intention de rester de garde toute la nuit, et comme il était renommé par sa vigilance autant que par son courage et sa force, on pensa que rien ne manquerait à la garde extérieure du château. Enfin il fut convenu qu'en cas de rencontre imprévue, le son de la corne suisse donnerait l'alarme, ce qui servirait de signal pour envoyer du renfort à la patrouille.

La même prudence dicta des précautions analogues dans l'intérieur. Une sentinelle, qu'on devait relever toutes les deux heures, fut placée à la porte, et deux autres furent postées de l'autre côté du château, quoique le fossé parût une défense suffisante.

Toutes ces mesures ayant été prises, on se mit à table, les députés occupant le haut bout de la salle, et l'escorte se plaçant avec modestie dans la partie inférieure. Une

grande quantité de paille et de foin qui avait été empilée dans le vestibule servit à l'usage auquel les citoyens de Bâle l'avaient sans doute destinée, et à l'aide d'habits et de manteaux on en fit des lits qui parurent excellens à des hommes endurcis qui en avaient souvent eu de plus mauvais , soit à la guerre , soit à la chasse.

L'attention des citoyens de Bâle avait même été jusqu'à préparer pour Anne de Geierstein un logement plus commode que celui de ses compagnons de voyage. C'était un appartement qui avait probablement autrefois servi d'office , dont une porte donnait dans la salle où les Suisses étaient alors réunis , et où se trouvait aussi une baie , sans porte , donnant sur un passage qui conduisait dans les ruines. Cette baie avait été bouchée avec soin, quoique évidemment à la hâte , avec de grosses pierres prises dans les ruines , empilées les unes sur les autres , sans mortier ni ciment d'aucune espèce , mais si bien assurées par leur propre poids , qu'une tentative pour les déplacer aurait

donné l'alarme , non seulement dans cette chambre, mais encore dans la salle voisine et dans tout le château. Le petit appartement arrangé ainsi avec soin , et mis à l'abri de toute surprise , contenait deux lits de camp , et un bon feu allumé dans la cheminée y répandait la chaleur. La religion n'avait même pas été oubliée , car un petit crucifix de bronze et un bréviaire avaient été déposés sur une table.

Ceux qui avaient découvert les premiers cette petite retraite, vinrent en faire part aux députés, en se répandant en louanges sur la délicatesse des citoyens de Bâle, qui, en songeant à ce qui était nécessaire aux étrangers qui allaient arriver, n'avaient pas oublié de pourvoir séparément aux besoins particuliers de leur compagne de voyage.

Arnold Biederman fut sensible à leur attention obligeante. — Nous devons avoir compassion de nos amis de Bâle, dit-il, au lieu de nous en nourrir du ressentiment contre eux. Ils nous ont fait un aussi bon accueil que le leur permettaient leurs craintes person-

nelles; et ce n'est pas peu dire en leur faveur, mes maîtres, car il n'est aucune passion qui soit aussi égoïste que la peur. Anne, vous êtes fatiguée, ma chère, retirez-vous dans la chambre qui vous est destinée; Lisette choisira parmi nos provisions abondantes, ce qu'elle croira le plus convenable pour votre souper.

A ces mots il conduisit lui-même sa nièce dans sa chambre à coucher, autour de laquelle il jeta un coup d'œil de satisfaction, et comme il allait se retirer, il lui souhaita une bonne nuit; mais il y avait sur le front de la jeune fille un nuage qui semblait annoncer que les souhaits de son oncle ne seraient pas accomplis. Depuis le moment où elle avait quitté la Suisse, elle avait eu l'air soucieux; elle causait plus rarement avec ceux qui s'approchaient d'elle, et elle ne leur répondait que par monosyllabes; en un mot elle semblait en proie à une secrète inquiétude, ou à un chagrin inconnu. Son oncle s'en était aperçu, mais il l'attribuait assez naturellement au chagrin qu'elle éprou-

vait en se voyant obligée à se séparer de lui, ce qui probablement ne devait pas tarder, et au regret qu'elle avait de quitter le séjour paisible où elle avait passé tant d'années de sa jeunesse.

Mais dès qu'Anne de Geierstein fut entrée dans son appartement, tous ses membres tremblèrent, la pâleur couvrit ses joues, et elle se laissa tomber, assise sur le bord d'un des deux lits. Les coudes appuyés sur ses genoux, et sa tête reposant sur ses mains, elle semblait accablée par une affliction profonde, ou attaquée de quelque maladie sérieuse, plutôt que fatiguée du voyage et ayant besoin de quelques rafraîchissemens. Arnold n'était pas très clairvoyant sur toutes les causes qui peuvent émouvoir les passions d'une femme. Il vit que sa nièce souffrait, mais il ne l'attribua qu'aux motifs dont nous avons déjà parlé, et aux effets naturels occasionés par la fatigue; et il la blâma avec douceur d'avoir déjà perdu le caractère d'une fille de la Suisse, quand elle pouvait encore sentir le vent qui arrivait de ce pays.

— Il ne faut pas lui dit-il , que vous fassiez croire aux dames d'Allemagne et de Flandre, que nos filles ne sont plus ce qu'étaient leurs mères ; sans quoi nous aurons à livrer encore les batailles de Sempach et de Laupen, pour convaincre l'Empereur et cet orgueilleux Duc de Bourgogne , que les Suisses de nos jours ont encore le même courage que leurs ancêtres. Quant à notre séparation, je ne la crains pas ; mon frère est comte de l'empire, à la vérité, et par conséquent il veut être sûr que tous ceux à qui il a droit de commander sont à ses ordres. Il vous mande près de lui , pour prouver qu'il a le droit de le faire ; mais je le connais bien : dès qu'il aura vu que ses désirs sont une loi pour vous , il ne s'inquiétera plus de vous ! Hélas , pauvre fille ! en quoi pourriez-vous l'aider dans ses intrigues de cour et dans ses plans ambitieux ? Non , non , vous n'êtes pas en état de servir les projets du comte, et il faudra vous résoudre à retourner régner sur la laiterie de Geierstein , et à continuer d'être le bijou du vieux paysan votre oncle.